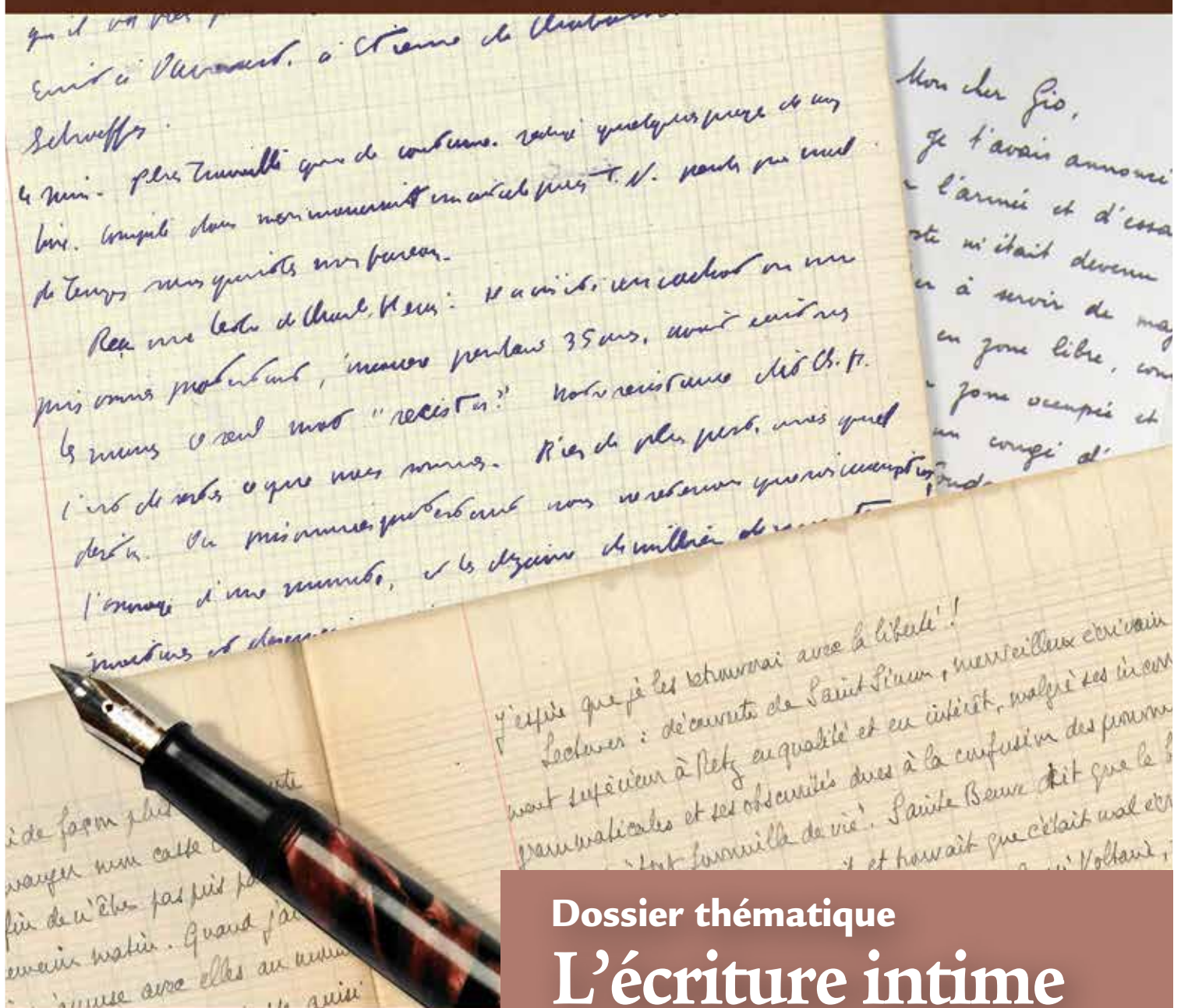


La Lettre

de la Fondation de la Résistance

Reconnue d'utilité publique par décret du 5 mars 1993. Sous le Haut Patronage du Président de la République
n° 97 – juin 2019 – 5,50 €



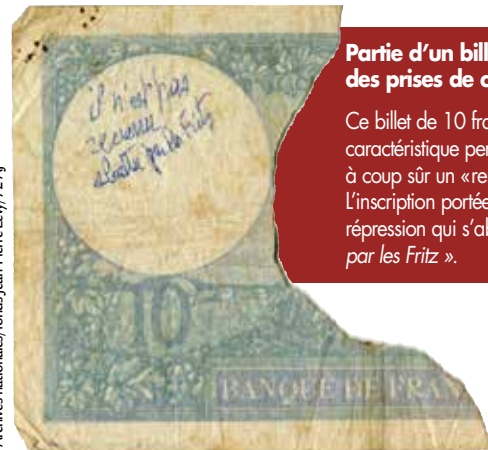
Dossier thématique

L'écriture intime des résistants

Histoire d'objets de la Résistance

Cette rubrique de *La Lettre* présente, chaque trimestre, l'histoire d'un objet emblématique de la Résistance. Elle montre comment ces objets ont marqué durablement l'histoire et la mémoire de la Résistance. Les lecteurs peuvent retrouver d'autres objets commentés de la sorte grâce au musée de la Résistance en ligne www.museedelaresistanceenligne.org

Les signes de reconnaissance des résistants



Partie d'un billet de banque français utilisée pour sécuriser des prises de contacts entre résistants (88 X 89 mm).

Ce billet de 10 francs «Minerve» coupé en deux de façon caractéristique permet par le rapprochement des deux parties d'identifier à coup sûr un «rendez-vous» que l'on ne connaît pas physiquement. L'inscription portée sur le filigrane blanc rappelle la dureté de la répression qui s'abat sur les résistants «Il n'est pas revenu, abattu par les Fritz».

grand public l'ambiance singulière et tendue de ces rendez-vous de la Résistance. En 1962, dans *Le jour et l'heure*, René Clément porte à l'écran le quotidien de résistants agissant au sein d'un réseau d'évasion d'aviateurs alliés. Après une vague d'arrestations qui désorganise le réseau, Thérèse Dutheil⁽²⁾, une bourgeoise parisienne, est recrutée dans l'urgence. Pour sa première mission, elle doit prendre contact avec un membre de la filière d'évasion dans l'église Saint Sulpice à Paris. Il est convenu que, sur place, l'agent du réseau aura à la main la revue de propagande allemande *Signal*. Ce signe visuel lui indiquant que c'est la bonne personne et non un agent infiltré, Thérèse Dutheil peut entrer en contact avec elle sans danger.

Une autre méthode consiste à déchirer en deux des billets de banque ou des titres de transport de façon caractéristique. Le rapprochement des deux moitiés permet d'identifier avec certitude son futur contact. On trouve de

discrètes traces matérielles de cette pratique dans les collections des musées et des centres d'archives⁽¹⁾.

Des signes tactiques visuels

Des signaux mutuels de sécurité sont également mis au point par les résistants amenés à se rencontrer régulièrement. Le signal de reconnaissance est souvent un détail vestimentaire, sorte de «feu vert» dont la vue donne l'assurance d'une prise de contact sans risque ou bien qu'une opération clandestine peut démarrer car le champ est libre. Ainsi, le 3 mars 1944, lors du sabotage des usines Bronzavia à Courbevoie (Hauts-de-Seine) un guetteur est placé pour assurer la sécurité de l'équipe principale des résistants. Il échange discrètement des signes visuels convenus pour l'assurer de l'absence de danger, ce qui n'empêche pas l'équipe de saboteurs d'être sur le qui-vive lors de sa progression vers l'objectif. Pierre Henneguyer se souvient : «*Notre guetteur est là [...]. Il ôte son chapeau. Signe conventionnel : rien de suspect. Un à un, les hommes descendent de la camionnette, silencieux, calmes et prêts maintenant ; les mitraillettes se dissimulent mal sous l'imperméable ou sous le manteau ; les bras se tendent au poids des valises pleines de charges, les yeux inquiets fouillent la rue déserte*»⁽³⁾.

Enfin, en ville, les balcons et les rebords de fenêtres visibles depuis la rue offrent aux résistants de multiples avantages en termes de sécurité. Par exemple, la présence anodine d'un torchon mis à sécher ou d'une plante en pot peuvent être l'avertissement d'un danger et leur éviter *in extremis* d'être arrêtés dans l'immeuble prévu pour une réunion. ●

Frantz Malassis

Rendez-vous et réunions sont nécessaires aux résistants pour l'organisation et le fonctionnement de leur organisation clandestine. Néanmoins, ce sont des moments délicats où les résistants s'exposent à d'éventuelles arrestations. Recherchés activement tant par la police de Vichy que par les différents services allemands (*Sipo-Sd, Abwehr...*), les résistants peuvent être l'objet de filature, moyen efficace de démantèlement de leur groupe clandestin. De plus, à la suite d'une arrestation ou d'une trahison, un lieu de rendez-vous peut être investi par les services de répression le transformant alors en «souricière», piège fatal pour nombre d'entre eux. Face à ces dangers, les résistants adoptent un certain nombre de règles pour sécuriser au maximum ces moments où ils se savent vulnérables. L'une d'entre elles est l'emploi de signes de reconnaissance.

Sécuriser un premier rendez-vous

Il arrive fréquemment qu'un résistant soit amené à rencontrer une personne qu'il ne connaît pas (nouvelle recrue, membre d'une autre organisation, envoyé de Londres...). Dans cette éventualité, des mots de passe (ou phrases-codes) sont mis en place pour sécuriser ce rendez-vous. Cependant, ce dispositif de protection est souvent renforcé par l'utilisation d'objets de la vie quotidienne, tels que des revues publiées à l'époque, comme signe de reconnaissance. Si des témoignages de résistants édités après-guerre évoquent ces techniques du combat clandestin, c'est surtout le cinéma qui fait connaître au



Demi-billet de banque de 5 francs ayant servi de signe de reconnaissance à Robert Tauziès, résistant audois lors de ses prises de contacts. (80 X 65 mm)



En couverture :

1 - Journal intime de Charles d'Aragon. Extrait du 4 juin 1941 : «*Reçu une lettre de Charles-Henri. Il a visité un cachot où un prisonnier protestant incarcéré pendant trente-cinq ans avait écrit sur les murs ce seul mot "résister". Notre résistance, dit Charles-Henri c'est de rester ce que nous sommes*» Coll. Charles-Henri d'Aragon.

2 - Lettre de René Génin écrite à Colomb-Béchar le 11 novembre 1940. Dans cette lettre, René Génin signale son «*intention de quitter l'armée*». Ne supportant pas l'armistice et l'occupation de son pays il rejoint la France libre. © Fondation Charles de Gaulle/Marie-Clotilde Génin-Jacquet.

3 - Pages du journal de prison de Léon-Maurice Nordmann datées du 26 mars 1941. Dans ce journal, on mesure la souffrance de l'isolement, la monotonie des journées en prison et la volonté de maintenir à tout prix une activité intellectuelle pour tenir moralement. Archives nationales. Cote provisoire : 72AJ/NC_Privés/14.



Sommaire

DOSSIER THÉMATIQUE

L'écriture intime des résistants

- Des écrits intimes pour comprendre l'expérience résistante p. I à V
Par Julien Blanc et Guillaume Piketty
- Charles d'Aragon, La Résistance sans héroïsme p. VI
Par Fabrice Grenard
- Les carnets de Jean Ayrat p. VII
Par Hélène Staes
- Les écrits de prisons des résistants ... p. VIII
Par Frantz Malassis

Histoire d'objets de la Résistance.....p. 2

La vie de la Fondation de la Résistance

- Activités du département recherche et pédagogie..... p. 4
- Activités du département AERI p. 7
- Activités du département documentation et publications p. 8

Les activités de l'Association des amis de la Fondation de la Résistance..... p. 5

À lire..... p. 6

Les articles publiés dans cette revue ne peuvent être reproduits sans l'autorisation préalable et écrite du directeur de la publication. Les auteurs sollicités par le comité de rédaction sont responsables du contenu de leurs articles.

Malgré toutes les démarches entreprises, la Fondation de la Résistance n'a pas pu retrouver les ayants droit de certaines photographies et œuvres graphiques. Les personnes disposant de ces droits peuvent prendre contact avec la Fondation de la Résistance.

Éditeur : Fondation de la Résistance
Reconnue d'utilité publique par décret du 5 mars 1993. Sous le Haut Patronage du Président de la République
30, boulevard des Invalides – 75007 Paris
Téléphone : 01 47 05 73 69
Télécopie : 01 53 59 95 85
Site internet : www.fondationresistance.org
Courriel : contact@fondationresistance.org
Directeur de la publication : Gilles Pierre Levy, Président de la Fondation de la Résistance.
Rédacteur en chef : Frantz Malassis.
Comité de rédaction : Fabrice Bourrée, Fabrice Grenard, Frantz Malassis, Hélène Staes.
Contributeurs : Julien Blanc, Simon Catros, Jean Novosseloff, Guillaume Piketty, Laurent Thiery.
Fichier des abonnés : Marie-Christine Vignon.
Maquette et impression : humancom – 2 bd du général de Gaulle – 92120 Montrouge.
Revue trimestrielle. Abonnement pour un an : 20 €. n° 97 : 5,50 €
Commission paritaire n° 1120A07588 – ISSN 1263-5707
Dépôt légal : juin 2019

Pour l'année 2019-2020, la Fondation de la Résistance s'est vu confier par le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse la conception de la brochure du Concours national de la Résistance et de la Déportation (CNRD). Ce dossier pédagogique correspond au prochain thème du CNRD : « 1940. Entrer en résistance. Comprendre, refuser, résister ». Il amène les candidats à se pencher sur les premiers refus et les prémices de la Résistance. Sous la direction de l'Inspecteur général de l'Éducation nationale Tristan Lecoq, la rédaction de ce dossier de référence, qui sera diffusé à 61 000 exemplaires, mobilise toute l'expertise de l'équipe de la Fondation entourée de nombreux et fidèles partenaires que sont la direction générale de l'Enseignement scolaire (DGESCO) du ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, la direction des Patrimoines, de la Mémoire et des Archives (DPMA) du ministère des Armées, les musées, les fondations, les associations et les centres d'archives.

Cette forte implication de notre institution dans ce concours scolaire est pour moi essentielle pour deux raisons.

Tout d'abord, ce concours est à l'origine une initiative du milieu associatif issu de la Résistance et de la Déportation qui entendait ainsi participer à la formation civique des jeunes générations. En 1955, la Confédération nationale des Combattants Volontaires de la Résistance (CNCVR) lançait le projet d'un « prix de la Résistance », préfiguration de ce concours qui s'est imposé peu à peu dans le paysage scolaire depuis son officialisation en 1961. En 2005, la CNCVR, ayant mis un terme à plus de cinquante ans d'activité, a rejoint notre Fondation. Cet héritage moral nous oblige et il est aujourd'hui de notre devoir de nous engager pour défendre fermement et assurer la promotion de ce concours.

Par ailleurs, le thème du CNRD 2019-2020, axé sur les débuts de la résistance en 1940, marquera le début d'un cycle commémoratif qui s'achèvera en 2024 avec le quatre-vingtième anniversaire des débarquements et des libérations de la France. La Fondation de la Résistance entend être pleinement associée par les pouvoirs publics aux différents colloques scientifiques, expositions, publications et commémorations qui jalonnent ces quatre années. À cette occasion, nous mettrons tout en œuvre pour que, fidèles aux missions que nous ont confiées nos fondateurs, soit mis en lumière le rôle de la Résistance dans la Libération du territoire national.

Il nous apparaît aussi incontournable de montrer la capacité de la Résistance française à s'unir pour que soit rétablie la légalité républicaine après les combats libérateurs. L'adoption du programme du Conseil national de la Résistance mais surtout le consensus qui se fera autour de ce texte permettront de faire converger les efforts des différents courants issus de la Résistance intérieure et de la France libre. Ils donneront à notre Nation les outils qui permettront la reconstruction dans la démocratie d'un pays meurtri par l'Occupation, par la division des Français imputable au régime de Vichy, par les déportations, par les combats et par les destructions liées à ces combats.

Ce sont ces pages singulières de notre histoire que nous offre la Résistance française qu'il nous appartient aujourd'hui d'expliquer aux jeunes générations afin qu'elles soient pour elles une source d'inspiration pour leurs engagements citoyens de demain mais aussi une raison d'espérer. ●



Le mot du Président



Gilles Pierre LEVY

Président de la Fondation de la Résistance

Activités du département recherche et pédagogie

La Fondation de la Résistance poursuit ses formations et ses publications à destination des enseignants, aux côtés de ses partenaires.

Enseigner la Seconde Guerre mondiale à Paris, de l'école au lycée

La Fondation de la Résistance et l'École supérieure du professorat et de l'éducation (ESPE) de l'Académie de Paris se sont associées pour organiser, sous l'autorité de l'Inspection générale de l'Éducation nationale, une journée d'étude et de formation, le 19 juin 2019, intitulée « Enseigner la Seconde Guerre mondiale à Paris, de l'école au lycée ». Elle s'adressait en priorité aux formateurs de l'ESPE, aux enseignants titulaires et aux stagiaires et étudiants du master Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF) premier et second degrés.

L'objectif était triple. Conformément aux programmes d'histoire des cycles 2 à 4 (école élémentaire et collège), cette journée visait à sensibiliser les auditeurs à la richesse des ressources locales mobilisables au service de l'enseignement de la Seconde Guerre mondiale de l'école au lycée. Il s'agissait aussi de porter à la connaissance des auditeurs des approches novatrices de l'enseignement de la Seconde Guerre mondiale, fondées sur l'utilisation des technologies numériques et la mise en œuvre de pratiques pédagogiques interdisciplinaires. Enfin, l'accent était mis sur l'histoire de Paris et des Parisiens, de 1939 à 1945.

Le 19 juin 2019, dans l'amphithéâtre du site Molitor de l'ESPE de Paris, le recteur



de l'Académie de Paris Gilles Pécourt, l'inspecteur général Tristan Lecoq et le professeur Alain Frugière, directeur de l'ESPE, ont accueilli Laurent Douzou, professeur des universités à Sciences-Po Lyon,

Thomas Fontaine, directeur du musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne, Iannis Roder, chargé de mission au mémorial de la Shoah, Vladimir Trouplin, conservateur au musée de l'Ordre de la Libération, Yann Simon, professeur missionné au musée de la Libération de Paris - musée du général Leclerc - musée Jean Moulin, Fabrice Grenard, directeur historique de la Fondation de la Résistance, Guillaume Gicquel, chargé d'études « Laïcité, Valeurs de la République » à la DGESCO, Arnaud Papillon, professeur d'histoire-géographie dans l'académie de Versailles, Fabrice Bourrée, chef de projet multimédia de la Fondation de la Résistance, Bertrand Jolivet, professeur d'histoire-géographie et formateur à l'ESPE de Créteil, et enfin Simon Catros, PRAG à l'ESPE de Paris et Hélène Staes, responsables des activités pédagogiques de la Fondation, qui ont organisé la journée.

Toutes les conférences de cette journée ont été filmées par les équipes techniques de l'ESPE. Les conférences et les documents, qu'ont bien voulu confier les intervenants, sont donc consultables sur le site de l'ESPE de Paris et sur le Musée de la Résistance en ligne (Fondation de la Résistance).

*Hélène Staes
Simon Catros*

© ESPE Paris - Service communication

Le Concours national de la Résistance et de la Déportation 2019-2020

Fidèle à la mission que lui a confiée la Confédération nationale des combattants volontaires de la Résistance (CNCVR), la Fondation de la Résistance coordonne la brochure pédagogique de la session 2019-2020 du Concours national de la Résistance et de la Déportation. Le thème est libellé comme suit : « **1940. Entrer en résistance. Comprendre, refuser, résister** ». Le comité de rédaction, présidé par Tristan Lecoq, inspecteur général de l'Éducation nationale et président du jury national des correcteurs, s'est réuni à deux reprises au siège de la Fondation de la Résistance à Paris. Conçu comme un travail collectif, de nombreux partenaires, invités à cette occasion, ont accepté de rédiger des contributions et d'envoyer des documents qui montrent la diversité des premiers refus et des engagements pionniers en France, dans l'Empire et dans le monde au cours des premiers mois de l'Occupation. La direction des Patrimoines, de la Mémoire et des Archives (DPMA) du ministère des Armées et la direction générale de l'Enseignement scolaire (DGESCO) du ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, co-organisateurs du Concours, travaillent étroitement avec l'équipe de la Fondation.

La brochure imprimée devrait être adressée au début du mois d'octobre à tous les établissements scolaires de l'enseignement secondaire métropolitain, ultra-marins et aux lycées français à l'étranger. La brochure numérique au contenu augmenté pourra être consultée dans le courant du mois d'octobre sur le site de la Fondation de la Résistance. Enfin, le Musée de la Résistance en ligne proposera une exposition virtuelle composée de dizaines de médias de toutes natures, analysés et contextualisés. Nous invitons vivement les enseignants et les élèves à participer à l'un des concours scolaire les plus suivi, qui a été en son temps initié par le monde combattant.

Hélène Staes



© Fondation de la Résistance

L'écriture intime des résistants

Les écrits intimes des résistants sont des sources précieuses pour déchiffrer les raisons de leur engagement mais aussi pour entrevoir leur quotidien, leur imaginaire et leur horizon d'avenir. Correspondances privées, journaux intimes, notes consignées dans des agendas sont autant de clefs pour comprendre l'expérience résistante.

Des écrits intimes pour comprendre l'expérience résistante

Par Julien Blanc, PRAG à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris (EHESS) et Guillaume Piketty, professeur au Centre d'histoire de Sciences Po (CHSP).

Combattants sur le territoire métropolitain ou au loin, connus ou anonymes, libres ou en détention, certains résistants français ont choisi de consigner par écrit leurs pensées, leurs émotions et leurs actes. Ils l'ont fait dans des journaux intimes, par le biais de correspondances privées ou encore dans des carnets de guerre. Face à de tels documents, quelques précautions s'imposent d'emblée. À commencer par leur subjectivité intrinsèque : l'auteur ne peut rapporter que ce qu'il a vu ou entendu, les règles sociales pèsent sur son écriture comme sur le reste de sa vie, de puissants mécanismes d'autocensure peuvent être à

l'œuvre. En particulier, les contraintes et dangers de la clandestinité, au premier chef le risque de la répression, incitent à la prudence, voire au silence sur certaines activités. En outre, la simultanéité existe rarement entre un événement et le récit qui en est donné par écrit. Ce décalage temporel induit un risque de distorsion. Dans le cas spécifique des journaux intimes, le lecteur doit également faire la part des motivations sans rapport avec un possible engagement dans la Résistance : intérêt pour l'exercice en lui-même et pour la discipline qu'il impose, désir ou besoin de dresser des bilans réguliers, volonté ou habitude de préserver ses pensées intimes.

D'autres limites tiennent enfin à la nature même de ce type d'exercice : l'auteur s'y concentre sur sa vie intérieure, la narration peut y obéir à des logiques de langage, l'écriture y est nécessairement réécriture. Plus largement, les écrits intimes découlent d'une

SOMMAIRE

- Des écrits intimes pour comprendre l'expérience résistante p. I à V
Par Julien Blanc et Guillaume Piketty
- Charles d'Aragon, La Résistance sans héroïsme p. VI
Par Fabrice Grenard
- Les carnets de Jean Ayrat p. VII
Par Hélène Staes
- Les écrits de prisons des résistants p. VIII
Par Frantz Malassis



René Génin, en 1941.

Coll. Marie-Claude Génin-Jacquet

sélection de faits et d'impressions par l'auteur en fonction de ses grilles d'analyse, de ses préoccupations et de ses émotions. Ils sont donc toujours possiblement entachés de reconstruction et de réinterprétation.

Toutefois, en dépit de ces multiples biais, ces documents constituent de précieuses sources pour qui s'intéresse à l'expérience résistante durant la Seconde Guerre mondiale⁽¹⁾. Dans un univers résistant caractérisé par le secret et la dissimulation, ils permettent en effet de percer la pénombre et d'entre-apercevoir les mondes intérieurs, les quotidiens et les imaginaires de celles et ceux qui ont refusé la défaite.

Lettre de René Génin écrite à Colomb-Béchar le 11 novembre 1940.

Dans cette lettre adressée à l'un de ses beaux-frères resté en France, René Génin signale son « intention de quitter l'armée ». Germanophone, cet officier de carrière effectue une mission imposée par Vichy auprès des autorités allemandes. Il ne supporte pas l'armistice et l'occupation de son pays et refuse de « servir de majordome aux boches ». Il quitte la Métropole à la fin de l'été 1940. Son analyse lucide de la situation l'amène à rejoindre la France libre.

à Béchar pour le 10 et qu... pas pour la fuir et pour fuir mon pays, mais dans l'espoir



Studio Lipnitzki.

Jean Guéhenno.

Professeur de lettres à Paris, critique littéraire et écrivain, Jean Guéhenno est un acteur incontournable de la Résistance intellectuelle. Membre du Comité national des écrivains et du comité de rédaction des *Lettres françaises*, il continue à écrire sous le pseudonyme de Cévennes. Publié en 1947, son *Journal des années noires (1940-1944)*, écrit à chaud, au jour le jour, est un témoignage précieux sur l'Occupation.

Face au désastre

En juin 1940, c'est un pays entier que la débâcle emporte. Au cœur du désastre et de ses lendemains immédiats, quelques-uns tiennent le journal de la catastrophe. La plupart se sentent d'abord anesthésiés et confessent leur profond désarroi. Le journaliste Louis Martin-Chauffier note ainsi à la mi-juin 1940 : « *C'est fini. Me voici désormais bien indifférent, non pas aux infortunes particulières mais aux "malheurs de la patrie"* »⁽²⁾. Depuis Clermont-Ferrand où il a échoué, l'écrivain Jean Guéhenno écrit pour sa part : « *Voilà, c'est fini. Un vieil homme qui n'a plus même la voix d'un homme, mais parle comme une vieille femme, nous a signifié à midi trente que cette nuit il avait demandé la paix* »⁽³⁾. De son côté, Denis Domenach-Lallich cesse d'écrire du 30 juin au 6 septembre, avant de reprendre ses cahiers pour ne plus les abandonner⁽⁴⁾. Chez d'autres diaristes au contraire, la capacité à rebondir demeure intacte. C'est le cas d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, ancien officier de marine devenu journaliste, qui consigne immédiatement dans les pages de son agenda son refus viscéral de la défaite. À la date du lundi 17 juin, on peut lire cette brève mention : « *Discours de Pétain. Demande d'armistice. Mauvais discours.* » Et deux jours plus tard : « *Mercredi 19 juin – De Gaulle a raison. Pétain et Weygand ont tort. La demande est ignominieuse* »⁽⁵⁾. Quant à Agnès Humbert, assistante au musée des Arts et Traditions Populaires (ATP), tenir un journal au jour le jour lui permet de fortifier une résolution

prise dès le 20 juin en entendant à la radio l'appel de De Gaulle qui « *lui a donné un espoir que rien au monde ne saura plus éteindre maintenant* »⁽⁶⁾. Un temps abattu, l'écrivain Jean Guéhenno ne tarde pas lui aussi à se ressaisir. Le 27 juin, il note : « *Mon pays, ce pays qui n'est qu'une idée, n'est pas envahi, ne le sera jamais [...] Pétain n'est pas la France. Pétain et Laval ne parlent pas pour nous [...] Dans le monde, la France n'est pas vaincue* »⁽⁷⁾.

Parmi celles et ceux qui choisissent de poursuivre le combat hors de la Métropole, quelques-uns prennent aussi la plume. Le 22 juin, Diego Brosset commente l'armistice en ces termes : « *Notre attitude est d'une vulgarité écœurante, d'une platitude définitive. Nous manquons non seulement à tous nos engagements avec nos alliés, mais encore aux engagements gratuits pris vis-à-vis de nous-mêmes, pris dans les derniers jours de n'accepter qu'une paix honorable* »⁽⁸⁾. Et dans son agenda personnel, René Cassin consigne aux dates des 23 et 24 juin 1940, alors qu'il embarque de Saint-Jean-de-Luz pour l'Angleterre sur le navire Ettrick : « *Arrachement du sol de France : j'ai pleuré, puis réagi. On s'accommode de tout* »⁽⁹⁾. Toutes et tous éprouvent en quelque sorte le besoin de prendre rendez-vous avec eux-mêmes afin de ne pas perdre pied et, si possible, de redresser la tête.

Une fois le maelstrom passé, coucher ses réflexions sur le papier aide à faire le point sur la situation générale, sur soi-même et sur les autres alors qu'un certain nombre de ruptures géographiques, professionnelles, sociales, amicales, familiales quelquefois se sont déjà produites ou se profilent. En France, en effet, le trouble des esprits se trouve encore accru par l'occupation partielle du pays, par la propagande officielle et la censure, par les choix politiques effectués, ou encore par les difficultés de la vie quotidienne. Dans ses carnets, Charles d'Aragon (cf. « *Charles d'Aragon, La Résistance sans héroïsme* » page VI) note ainsi, dépité, le 19 décembre 1940, que quelques-uns de ses amis trouvent leur « *chemin de Damas* » en se rendant à Vichy. Le 11 mai 1941, il stigmatise les Français, notamment ceux de la zone Libre, qui tombent dans « *un fétichisme à l'égard de Pétain qui est le fait à la fois d'une craintive volonté de conformisme et de paresse intellectuelle* »⁽¹⁰⁾.

Pour celles et ceux qui quittent le territoire métropolitain ou qui, déjà loin, n'envisagent plus d'y revenir avant la victoire, écrire sert aussi à prendre date. Le 6 juillet 1940, Jacques Bingen rédige ces mots dans une lettre adressée en anglais depuis Gibraltar aux autorités britanniques : « *Me voilà, échappé sain et sauf de la terre nazie et prêt à rejoindre l'Empire britannique et à combattre* ».



© Musée de l'Ordre de la Libération

Emmanuel d'Astier de la Vigerie.

Ancien officier de marine devenu journaliste, Emmanuel d'Astier de la Vigerie consigne immédiatement dans son agenda son refus de la défaite. Cette prise de position l'amène à co-fonder La Dernière colonne puis Libération-Sud.



© Musée de l'Ordre de la Libération

Le général Diego Brosset décoré par le général de Gaulle à Marcianise (Italie) le 30 juin 1944.

Après avoir combattu pendant la Grande Guerre, Diego Brosset est officier colonial et méhariste jusqu'en 1937, année de son entrée à l'École de Guerre. Écœuré par l'armistice, il rallie le général de Gaulle le 27 juin 1940. Il réussit à quitter la Colombie en octobre 1940 et gagne l'Angleterre. Commandant de la 1^{ère} DFL en Italie et en France, où il trouve la mort fin novembre 1944, ses carnets sont d'une extraordinaire richesse et dévoilent une sensibilité littéraire mais aussi une lucidité critique à l'égard de ceux qui forment la France libre.

Hitler jusqu'à sa fin [...]. J'ai perdu tout ce que j'avais, mon argent (plus un sou vaillant!), mon travail, ma famille qui est restée en France et que je ne reverrai peut-être jamais, mon pays et mon Paris bien aimé... Mais je demeure un homme libre dans un pays libre et cela compte plus que tout⁽¹¹⁾ ». Chacune et chacun se raccroche alors aux éléments essentiels de sa construction intime, la rédaction d'un journal ou l'entretien d'une correspondance faisant figure de bouée en tenant par exemple la comptabilité des événements de la guerre ou bien en mettant à distance une réalité difficilement supportable, en entamant un tête-à-tête avec soi-même puis en (ré)affirmant une identité.

Construire un « non » intransigeant⁽¹²⁾

La lecture des documents intimes des résistants donne parfois accès aux motivations de l'engagement. Les mots couchés sur le papier le 22 juin 1940 par Diego Brosset expriment le double rejet de la défaite et de l'armistice. D'autres, à l'instar de Louis Martin-Chauffier, choisissent de lutter contre un régime qui ne survit que « *tenu en laisse* » par l'Allemagne, contre la Révolution nationale et contre la collaboration, pour la démocratie et la République⁽¹³⁾. Dans une lettre à sa femme datant du 5 juillet 1940, Pierre Brossolette s'insurge pour sa part contre l'Occupation et la mise en coupe réglée du pays. D'autres encore se dressent contre l'occupant pour des raisons d'ordre politique, historique ou géopolitique. Certains disent non au fascisme et au nazisme au nom de la lutte pour la liberté. L'humanisme et la solidarité, le refus de toute forme de persécution peuvent aussi justifier certains basculements du côté de la désobéissance, tout comme la volonté de se mobiliser pour ne pas rester inactif et de ne pas céder à la « *tentation mauvaise de croire qu'il n'était plus possible d'être grand* [en France]⁽¹⁴⁾ ». L'écriture intime apparaît souvent comme un moyen d'exercer sa liberté de penser puis d'affirmer une résolution intérieure.

Journaux intimes, lettres et carnets personnels révèlent également les transgressions effectuées par les premiers résistants : s'affranchir du passé et des conventions, renoncer aux « *tranquillités du conformisme*⁽¹⁵⁾ », éventuellement abandonner des proches, rompre avec la légalité, affronter la peur de prendre ou de faire prendre des risques... Pour franchir le cap, les uns et les autres s'appuient sur leur force de caractère et leur dynamisme, leur liberté d'esprit et leur degré de disponibilité. Les écrits intimes des résistants permettent de suivre pas à pas ces cheminements, tantôt fulgurants, tantôt lents. Ils démontrent que l'entrée en résistance n'obéit à aucun déterminisme ni à aucune prédétermination sociale. Le basculement s'effectue quelquefois au prix de rudes débats intérieurs ou au sein du cercle familial comme en témoignent par exemple les lettres adressées par le Français libre René Pleven à sa femme au mois de juillet 1940⁽¹⁶⁾.



Coll. Charles-Henri d'Aragon

Charles d'Aragon en 1944.

Issu d'une famille aristocratique languedocienne, Charles d'Aragon, publiciste de métier, ressent le besoin de coucher par écrit ses émotions et pensées face aux événements traumatisants que sont la défaite, l'armistice et le « naufrage de l'honneur ». Écrit entre décembre 1940 et août 1942, son journal intime aborde ensuite la naissance de la Résistance en zone Sud à laquelle il prend part comme membre de Liberté puis en étant responsable de Combat pour le Tarn.



Service historique de la Défense

Agnès Humbert.

Assistante au musée des Arts et Traditions Populaires, Agnès Humbert fait état dans son journal personnel de ses premiers contacts dans la Résistance. Membre de la « *nébuleuse* » du réseau du musée de l'Homme, cette résistante pionnière y ajoute ses souvenirs de prison et de déportation rédigés après coup et publie l'ensemble en 1946.

Dans le cas des résistants de l'intérieur, les traces des premiers contacts apparaissent parfois dans les écrits, quelquefois presque ostensiblement comme dans le journal d'Agnès Humbert mais le plus souvent à travers de discrètes allusions. À condition de savoir lire entre les lignes, il est possible de repérer ces indices ténus. Les cahiers de Charles d'Aragon fournissent ainsi une chronologie des différentes étapes menant à l'émergence de la résistance en zone Libre. Après un premier acte qui consiste à rester soi-même, il s'agit d'abord de donner l'exemple de l'insoumission morale par une forme de protestation silencieuse. Puis s'ébauche un échange verbal avec des personnalités dont la proximité spirituelle, intellectuelle ou politique avant la guerre peut laisser espérer qu'elles réagiront positivement. Viennent ensuite l'aide aux réfugiés et aux proscrits, ainsi que la lutte contre la désinformation. Une étape décisive est franchie lorsqu'un contact s'établit avec un noyau de résistance déjà constitué, en l'espèce La Dernière colonne. Enfin, Charles d'Aragon rejoint une organisation plus solide, en l'occurrence Liberté, aux côtés d'hommes issus comme lui de la mouvance démocrate-chrétienne. Au passage, son journal nous renseigne aussi sur l'évolution de son état d'esprit, sur ses espoirs et ses peurs, ses interrogations pratiques et ses découragements momentanés.

Compagnon de combat ou de malheur

Une fois ralliés à la bannière gaulliste, les Français libres vivent une expérience différente, celle d'un exil au long cours. Loin de leurs proches et le plus souvent sans nouvelles d'eux, il leur arrive de s'interroger sur le bien-fondé de leur choix, de supporter difficilement l'attente interminable avant le combat ou le train-train des services administratifs, de se sentir inutiles dans un conflit qui dépasse, et de loin, le seul cas français. Pour tenir, ils se rassemblent dans des lieux de sociabilité créés pour l'occasion, ils communiquent autour de discours et dans des cérémonies, ils se raccrochent aux faits et aux gestes de leurs chefs, à commencer par de Gaulle, ils écrivent aussi, pour eux-mêmes et pour leurs proches. Dans ces conditions, comme en témoignent les propos consignés par René Pleven, Diego Brosset ou René Génin⁽¹⁷⁾, les écrits intimes deviennent à la fois compagnons de combat, camarades des bons et des mauvais jours, témoins des espoirs et des projets. Quant aux carnets de l'aviateur René Mouchotte, ils font figure de véritables baromètres de l'âme⁽¹⁸⁾ (voir aussi « *Les carnets de Jean Ayrat* » page VII).

En France occupée ou soumise au régime de Vichy, l'activité résistante devrait, en théorie, interdire la tenue d'écrits intimes dont l'auteur peut craindre la saisie et l'exploitation par les polices françaises ou allemandes. Pourtant, certains combattants de l'ombre persistent à écrire contre vents et marées comme Charles d'Aragon, Denise Domenach-Lallich, Agnès Humbert ou Louis Martin-Chauffier. À quelques exceptions près, la plupart de ces résistants diaristes se gardent de mentionner explicitement leurs pensées, leurs rencontres et contacts, leurs activités. Mais le monde clandestin est néanmoins présent par petites touches, ou en creux. De longs propos exposent le quotidien prosaïque de l'univers résistant fait de bric, de broc et d'improvisation. Des allusions ténues disent une action en cours. L'interruption soudaine du journal puis, quelque temps plus tard, sa reprise révèlent l'irruption d'un danger. Ces écrits intimes donnent également à voir la formation d'une contre-société résistante, un creuset riche en solidarité, en amitié et en fraternité au sein duquel il fait aussi bon vivre. Ils montrent des sociabilités en pleine évolution, une hiérarchie nouvelle en voie d'établissement sur des fondements inédits⁽¹⁹⁾. Ils évoquent encore les espoirs et les projets, les discussions et les débats qui traversent le monde souterrain. Ils permettent de saisir la façon dont le combat résistant est perçu et compris par celles et ceux qui s'y livrent corps et âme.

Par ailleurs, la répétition, une relative monotonie entrecoupée de notes très brèves illustrent la relation très particulière des résistants au temps. En réalité différentes temporalités se succèdent au fil des pages : au temps long du mûrissement de la décision, succèdent celui, plus haché, de l'engagement, celui, lent, des premières initiatives résistantes, celui, plus rapide, de la structuration du combat, et enfin, quelquefois, le temps soudainement accéléré de la fuite qui coïncide avec l'interruption de l'écriture. Car, au fil des mois et des années, les écrits intimes deviennent également les témoins privilégiés de la répression. Quelques mots et allusions jetés à la va-vite, une écriture moins lisible, des notes moins fréquentes voire des silences peuvent illustrer la tension vécue par l'auteur, éventuellement la peur qui s'installe. Le 7 novembre 1943, alors qu'il effectue sa troisième mission clandestine en France, Pierre Brossolette répond à une lettre que son épouse, alors à Londres, lui a fait parvenir un mois auparavant : « Tu as bien raison de "ne pas aimer beaucoup ça". "Ça" n'est pas drôle tous les jours. Beaucoup de camarades et d'amis très chers sont tombés depuis mon arrivée. Et la gaieté n'est en ce moment qu'un épiphénomène – ou une diversion [...] »⁽²⁰⁾.

Pour lutter contre la tension et l'angoisse, les stratégies des résistants diaristes varient. Quelques-uns, comme Agnès Humbert, ne changent rien, ou

presque, à leurs habitudes. D'autres modifient au contraire leur pratique d'écriture à l'instar de Charles d'Aragon qui se fait progressivement moins disert dans son journal intime. Louis Martin-Chauffier transforme même le rapport qu'il entretient avec ses carnets intimes. Il devient en effet de plus en plus elliptique sur tout ce qui lui est extérieur, au point d'afficher avec constance un véritable nombrilisme. Il va même jusqu'à faire de son journal une sorte de couverture un peu illusoire en cas de perquisition⁽²¹⁾. Enfin, on l'a dit, l'interruption soudaine de la pratique d'écriture évoque souvent une fuite ou une arrestation.



Perquisition et rafle le 7 mai 1944 au Faouët (Morbihan).

Écrire est un acte qui peut s'avérer dangereux sous l'Occupation car certains mots peuvent devenir compromettants s'ils tombent entre des mains ennemies (polices française ou allemande) à l'occasion de perquisitions ou d'arrestations.

Il arrive même que des résistants arrêtés reprennent la plume, après leur interpellation. Certains commencent à écrire en détention en tenant vaillamment un journal. Citons Bertrande d'Astier de la Vigerie, la nièce d'Emmanuel d'Astier, arrêtée dans l'affaire de La Dernière Colonne en fin février 1941, ou bien encore le linguiste Boris Vildé, un des chefs de la nébuleuse du musée de l'Homme, à compter d'avril 1941⁽²²⁾. Par-delà les doutes plus nombreux, la peur omniprésente, le dégoût et la faiblesse de temps à autre, ces textes nés de l'enfermement montrent surtout la grandeur d'âme, le courage et la résolution de leurs auteurs (cf. « Les écrits de prison » page VIII).

Sortir de la résistance : du viatique au silence

Écrire pour soi ou pour de tout proches a été enfin un viatique au moment d'une sortie de résistance souvent moins apaisée qu'espérée. Les écrits intimes des Français libres renseignent tout d'abord sur les émotions intenses qui submergent la plupart d'entre eux à leur retour en France. Christian Girard, alors aide de camp du général Leclerc, écrit ainsi le 1^{er} août 1944 :

« La vedette s'éloigne du bateau et bientôt les côtes se précisent. Je ne m'entendrai pas sur ces minutes. Le ciel gris, les embruns, le bateau dansant comme un fou, mes musettes me tirant sur les épaules. De toutes parts des bateaux, les uns à l'ancre, les autres coulés pour former une digue, et à travers leurs silhouettes indécises, une longue bande rose et quelque arbres... la France.

Je ne pouvais en détacher mes regards. Ce sont des choses qu'on ne décrit pas et j'en reste moi-même étonné⁽²³⁾. »

De son côté, peu après avoir débarqué en Provence, à la mi-août, au sein de la 1^{re} division française libre, Gabriel Brunet de Sairigné note :

« Débarqué en pleine nuit sur une petite plage que je connaissais bien, j'ai passé mes premières heures en France, couché dans une pinède. De ma vie, je n'oublierai cette senteur des pins et le bruit du vent dans les aiguilles ; c'était à en pleurer ! Que la vie est belle⁽²⁴⁾ ! »

Mais les journaux intimes, les lettres et les carnets de ces exilés combattants font également état de retrouvailles parfois douces-amères avec les Français, de contacts quelquefois difficiles, sur fond de querelle de légitimité avec les résistants de l'intérieur, de la dureté des combats libérateurs, et pour certains de premières désillusions⁽²⁵⁾. Du côté des combattants de l'ombre diaristes qui ont survécu, l'accélération du temps consubstantielle aux semaines et aux mois de la Libération entraîne le plus souvent une interruption de l'écriture.

Rares parmi les résistants de l'intérieur et les Français libres sont ceux qui reprendront la plume. Il est bien sûr impossible de faire de ce dernier constat une loi d'airain. Ainsi, par exemple, Agnès

Humbert dactylographie son journal immédiatement après son retour du camp, lui ajoute ses souvenirs de prison et de déportation rédigés après-coup, et publie l'ensemble sous le titre *Notre guerre. Souvenirs de Résistance* dès le printemps 1946. Néanmoins, pour beaucoup de résistants, résister et écrire étaient allés de pair. La fin de la première activité signe donc l'arrêt simultané de la seconde. En d'autres termes, ces femmes et ces hommes choisissent alors de « rompre avec l'arôme [d']années essentielles » et de « rejeter (non refouler) silencieusement loin [d'eux leur] trésor⁽²⁶⁾ », un trésor en quelque sorte symbolisé par leurs écrits intimes. Cette attitude renvoie au

désarroi qui accompagne quelquefois la reprise d'une vie « normale », l'éloignement de la fraternité d'armes, les retrouvailles avec les cadres, les normes et les hiérarchies du temps de paix. Elle renvoie également aux interrogations sur l'avenir, à la tristesse devant les idéaux vite oubliés ou à une reconnaissance jugée insuffisante, c'est-à-dire finalement à une sortie de résistance difficile à négocier⁽²⁷⁾. Ce n'est souvent que bien longtemps après que certains acteurs reprennent leurs notes et s'en servent pour nourrir les mémoires qu'ils entreprennent alors d'écrire.

Au fil des pages, les écrits intimes des résistants donnent à sentir l'atmosphère d'une époque et permettent d'observer les réactions des contemporains aux événements. De ce point de vue, ils sont d'excellents outils pour analyser les bouleversements induits par la débâcle et l'Occupation tout en donnant accès aux étapes de vie de leurs auteurs. En offrant un tableau circonstancié des résistances au long cours, ils permettent de se glisser en-deçà de la production légendaire que la Résistance a suscitée au fil des années de guerre et dont certains pans demeurent, aujourd'hui encore, bien vivaces⁽²⁸⁾. Ils ouvrent un chemin d'accès privilégié au vécu des « soutiers de la gloire » de la Résistance intérieure (Pierre Brossolette) et de leurs camarades Français libres. Ils donnent sens à cette expérience clandestine si particulière que Jacques Bingen qualifia, dans sa lettre du 14 avril 1944, un mois avant de croquer sa pilule de cyanure, de « paradisiaque période d'enfer ». ■



©Musée de l'ordre de la Libération

Gabriel Brunet de Sairigné.

Les carnets du lieutenant-colonel Gabriel Brunet de Sairigné permettent d'éclairer de l'intérieur la mentalité des officiers français libres ralliés dès 1940. On y perçoit également en 1944 le décalage ressenti lors de la Libération de la Métropole par rapport à l'état d'esprit des Français qui émergent de l'Occupation.



©Musée de l'ordre de la Libération

Jacques Bingen.

D'abord responsable de la marine marchande de la France libre, Jacques Bingen rejoint, en août 1942, le Bureau central de renseignement et d'action (BCRA) où il se porte volontaire pour une mission en France. Arrivé en France en 1943, il est délégué du Comité français de la Libération nationale pour la zone Sud puis délégué général par *interim*. Sa correspondance éclaire son expérience de la clandestinité et le quotidien des résistants.

- (1) À titre d'illustration, voir par exemple Guillaume Piketty, *Résister. Les archives intimes des combattants de l'ombre*, Paris, Éditions Textuel, 2011. Voir également certains des documents présentés dans Guillaume Piketty et Vladimir Trouplin, *Les compagnons de l'aube. Archives inédites des compagnons de la Libération*, Paris, Éditions Textuel, 2014.
- (2) Louis Martin-Chauffier, *Journal et lettres (1939-1944)* dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance. Carnets de guerre, correspondances, journaux personnels*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 2009.
- (3) « Cevennes » (Jean Guéhenno), *Dans la prison*, Paris, Éditions de Minuit, 1944; réédition sous le titre *Journal des années noires*, Paris, Gallimard, 1947.
- (4) Denise Domenach-Lallich, *Demain il fera beau. Journal d'une adolescente (novembre 1939-septembre 1944)*, Lyon, Éditions BGA Permezel, 2001.
- (5) Notes extraites des carnets d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie citées par Laurent Douzou, *La désobéissance. Histoire du mouvement Libération-Sud*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1995.
- (6) Agnès Humbert, *Notre guerre. Souvenirs de Résistance. Paris 1940-1941 - Le Bagne - Occupation en Allemagne*, introduction de Julien Blanc, Paris, Tallandier, 2004 (1^{re} édition Emile-Paul Frères, 1946).
- (7) Jean Guéhenno, *Dans la prison*, *op. cit.*
- (8) Diego Brosset, *Carnets de guerre, correspondances et note (1939-1944)*, 22 juin 1940 dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*
- (9) René Cassin, *Agendas personnels - Dossier « René Cassin »*, Archives du musée de l'Ordre de la Libération.
- (10) Charles d'Aragon, *Journal de guerre (1940-1942)*, 11 mai 1941 dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*

- (11) Jacques Bingen, lettre en date du 6 juillet 1940, AN 72 AJ 421, citée par Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse. Essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, 2005.
- (12) Alban Vistel, *Héritage spirituel de la Résistance*, Lyon, Éditions Lug, 1955.
- (13) Louis Martin-Chauffier, *Journal et lettres*, *op. cit.*, 24 juillet 1940.
- (14) Charles d'Aragon, *Journal de guerre*, *op. cit.*, 9 novembre 1940.
- (15) Charles d'Aragon, *ibid.*, 5 avril 1942.
- (16) René Pleven, *Correspondances (1939-1945)* dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*
- (17) Cf. René Pleven, *Correspondances*, *op. cit.*; Diego Brosset, *Carnets de guerre*, *op. cit.* La correspondance de René Génin a fait l'objet d'une édition critique réalisée par sa fille Marie-Clotilde Génin-Jacquey *René Génin. Itinéraire d'un méhariste. De la Mauritanie à l'Afrique française libre*, publiée aux éditions Sépia en 2004. Cette correspondance est reprise partiellement dans le recueil de Guillaume Piketty *Français en résistance*, *op. cit.*
- (18) Commandant René Mouchotte, *Mes carnets. Juin 1940 - Août 1943*, Service historique de l'armée de l'Air, 2000.
- (19) Voir notamment Laurent Douzou, « Organisations et modes de fonctionnement de la Résistance » dans « La Résistance et les Français. Nouvelles approches », *Cahier de l'IHTP*, n° 37, Paris, Éditions du CNRS, pp. 118 et suivantes, et « La démocratie sans le vote. La question de la décision dans la Résistance », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 140, décembre 2001, pp.57-67.

- (20) Lettre de Pierre Brossolette à son épouse, 7 novembre 1943, citée dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*, p. 453.
- (21) Louis Martin-Chauffier fut finalement arrêté par la Gestapo le 8 mai 1944 à Collonges-au-Mont-d'Or près de Lyon. D'abord enfermé au Fort-Monluc, il fut déporté au camp de Bergen-Belsen en Allemagne. Libéré à la mi-avril 1945 par les troupes britanniques, il rentra à Paris le 27 mai 1945.
- (22) Voir *Notes de prison de Bertrand d'Astier de la Vigerie (15 mars - 4 avril 1941)*. Édition établie et présentée par Laurent Douzou. *Les Cahiers de l'IHTP* n° 25, éditions du CNRS, octobre 1993 et Boris Vildé, *Journal et lettres de prison, 1941-1942*, Paris, Allia, 1997.
- (23) Christian Girard, *Journal de Guerre 1939-1945*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 244-245.
- (24) Gabriel Brunet de Sairigné, lettre du 16 août 1944 p. 222 dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*
- (25) À ce sujet, voir Guillaume Piketty, « From the Capitoline Hill to the Tarpeian Rock? Free French Coming out of War », *European Review of History. Revue européenne d'histoire*, Vol. 25, No. 2 (2018), p. 354-373.
- (26) René Char, *Feuillets d'Hypnos*, n° 195, Paris, Gallimard, Éditions de la Pléiade, 1983.
- (27) Sur ces questions, voir par exemple Guillaume Piketty, « Générations résistantes à l'épreuve de la sortie de guerre », p. 151-163 dans *Revue historique* n° 641, janvier 2007, et « De l'ombre au grand jour : l'identité résistante en question », pp.149-163 dans Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (dir.), *Retour à l'intime*, *op. cit.*
- (28) Voir Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, *op. cit.*

Charles d'Aragon, *La Résistance sans héroïsme* Par Fabrice Grenard

Parmi les écrits intimes de résistants, le témoignage de Charles d'Aragon, publié en 1977 sous le titre *La Résistance sans héroïsme*, constitue un tournant dans la façon dont les témoins ont pu parler de la Résistance. L'ouvrage s'éloigne de la vision héroïque qui dominait dans les années d'après-guerre pour aborder les difficultés de l'expérience clandestine et les tensions qui ont pu parfois opposer les résistants entre eux.

Issu d'une famille de la haute aristocratie languedocienne, Charles d'Aragon est une figure importante des résistants venus du catholicisme social. Démocrate et antifasciste avant la guerre, il rejette immédiatement le régime de Vichy et sa politique de collaboration et établit en 1941 des contacts avec les premiers mouvements de Résistance qui se développent en zone Sud, La Dernière colonne, noyau fondateur de Libération-Sud tout d'abord, puis Liberté, que dirige une autre personnalité issue du catholicisme social, François de Menthon. En 1942, la fusion des mouvements de De Menthon et de Frenay fait de Charles d'Aragon le responsable de la nouvelle organisation, Combat, dans le Tarn. Obligé de fuir sa région pour échapper à l'arrestation, il effectue un séjour en Suisse en 1943 puis rejoint Paris en mars 1944 pour travailler aux côtés d'Henri Teitgen aux mesures à prendre lors de la Libération du territoire. En juin 1944, il regagne le Tarn pour y coordonner la lutte armée (il commande l'une des quatre zones militaires du département) et permettre le rétablissement de la légalité républicaine en exerçant la fonction de vice-président du Comité départemental de libération (CDL).

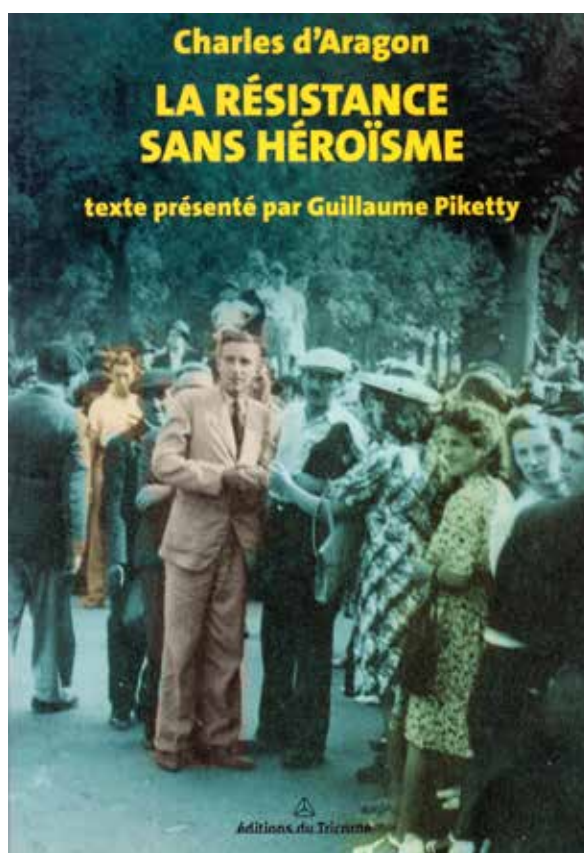
Un témoignage distancié et nuancé

Dès la période de l'Occupation, Charles d'Aragon, publiciste de métier, ressent le besoin de décrire son état d'esprit au lendemain de la défaite, ses impressions sur le régime de Vichy et la naissance de la Résistance à laquelle il se trouve rapidement associé. Il tient ainsi entre décembre 1940 et août 1942 un journal intime, qui prend la forme de cinq cahiers, dont l'écriture s'interrompt lorsque les responsabilités nouvelles exercées par le marquis dans la Résistance l'obligent à se montrer plus prudent. Au cours des années 1970, d'Aragon décide d'écrire son témoignage sur son expérience résistante, publié en 1977 sous le titre *La Résistance sans héroïsme*. Comme il l'explique lui-même, l'auteur entreprend à la fois d'établir « l'inventaire de ses [...] souvenirs de résistance » mais aussi de réfléchir plus largement à la façon dont la Résistance s'était développée et organisée et aux liens qu'elle avait entretenue avec la société. D'Aragon précise d'emblée qu'il souhaite se garder des opinions toutes faites, de « l'imagerie populaire » et des « figure[s] mythique[s] ». De fait, *La Résistance sans héroïsme* se révèle être un ouvrage distancié et nuancé, marquant dans une large mesure une rupture par rapport à tout un courant visant depuis la fin de la guerre à écrire l'histoire de la Résistance sous une forme quasi épique. Comme tout témoignage publié après la guerre, le livre n'échappe cependant pas à certaines reconstructions mémorielles qui expliquent notamment quelques décalages avec le journal intime écrit « à chaud » par l'auteur entre 1940 et 1942.

Une plongée au cœur de l'expérience clandestine

Le témoignage de Charles d'Aragon permet en premier lieu de comprendre l'état d'esprit qui règne en zone Sud au lendemain d'une défaite dont les conséquences bouleversent tous les aspects du quotidien et plongent le pays dans une régression de plusieurs décennies du fait de la paralysie des transports, de la ligne de démarcation, des contraintes qui se multiplient : « de grandes villes, hier proches, devenaient lointaines. Des villages tenus pour voisins cessaient de l'être. Le

kilomètre reprenait la valeur qui était la sienne au siècle précédent ». Dans une telle situation et faute d'alternative dès lors que la Résistance n'existe pas encore, le sentiment de révolte qu'éprouve d'Aragon à l'égard de Vichy se traduit d'abord par un repli sur soi consistant à se centrer essentiellement sur un travail de réflexion et d'écriture personnelle. *La Résistance sans héroïsme* est ensuite un témoignage de premier ordre pour comprendre les débuts de la Résistance en zone Sud, avec la part très importante jouée par les relations amicales ou professionnelles (en l'occurrence les milieux catholiques sociaux et syndicalistes chrétiens pour l'auteur) pour permettre la naissance de petits « noyaux de dissidents » qui s'assemblent en « petits groupes par un lent processus de cristallisation ». L'ouvrage est également révélateur de cette première résistance qui se caractérise par « un manque absolu de clandestinité », l'apprentissage des « conditions de vie de l'Unterwelt » ne s'effectuant que progressivement sous l'effet d'une répression de plus en plus dure. Appelée à partir de 1942 et surtout 1943, moment de son passage dans la clandestinité, à exercer des fonctions importantes au sein de Combat, d'Aragon livre ensuite une description précise de ce que Georges Altman a appelé la « Haute Société Résistante » (HSR) à travers toute une galerie de portraits des principaux chefs de



la Résistance intérieure (Frenay, Bourdet, de Menthon, Teitgen, d'Astier de la Vigerie, Michelet, Renouvin...) ainsi que des réflexions sur la façon dont la Résistance finit par calquer les organisations sociales traditionnelles, avec ses notables et ses hiérarchies. Du fait des fonctions exercées par Charles d'Aragon dans le Tarn au cours de l'été 1944, *La Résistance sans héroïsme* est enfin un témoignage de premier plan sur ce que fut « la résistance à ciel ouvert » à partir de juin 1944, avec un tableau local très précis du soulèvement déclenché par le débarquement du 6 juin 1944 et « la coexistence de deux occupants, l'Allemand et le résistant, qui se partageaient les campagnes et les routes ». L'auteur ne cache pas toutes les difficultés qui se posèrent dans ce contexte pour ramener dans le rang « certains chefs de maquis qui se souciaient de l'insurrection comme d'une guigne » ainsi que les fortes tensions qui divisèrent localement les résistants entre eux et les désordres qui parfois en résultèrent même si la restauration républicaine finit par s'imposer. ■

Les carnets de Jean Ayrat *Par Hélène Staes*

Écrits à chaud, les carnets de Jean Ayrat permettent d'entrer dans le quotidien d'un jeune soldat qui combat pour les Britanniques avant de rejoindre la France libre. Le récit de sa mission en France occupée, écrit quelques semaines après son retour, est un document rare qui souligne les difficultés de la vie clandestine et la complexité des relations au sein de la France combattante.

«*Je pars pour l'Angleterre. Je vais à Bordeaux pour voir si les Anglais veulent bien m'embarquer.*» sont les premiers mots inscrits par Jean Ayrat dans un petit carnet à spirales le 19 juin 1940. Après avoir entendu l'appel du général de Gaulle à la BBC, il quitte la ville de Dax, où il suit une préparation militaire. Arrivé à Bayonne avec le flot des réfugiés, il monte sur un bateau dont il ignore la destination. Jean Ayrat raconte dans des carnets son périple du 19 juin 1940 au 9 août 1944, quelques jours avant de mourir à Toulon le 22 août 1944 à 22 ans sous les balles d'une patrouille des Bataillons de choc français qui a tiré par méprise.

Écrire pour avoir un espace à soi

Jean Ayrat est né le 30 décembre 1921 au Havre (Seine-Maritime). Son père, ancien combattant de la Grande Guerre et directeur commercial de la Compagnie Générale Transatlantique, lui offre une éducation conforme au milieu cosmopolite et aisé dans lequel il grandit. Élevé par une gouvernante anglaise dans la zone américaine du canal de Panama, il commence ses études à l'École des Roches en Normandie, haut lieu de l'éducation réservée aux élites. Il les poursuit au collège Sainte-Croix de Neuilly-sur-Seine puis au lycée Saint-Louis à Paris dans le but d'intégrer, comme son demi-frère, l'École Polytechnique.

Jean Ayrat est parti de France dans la précipitation à 19 ans pour continuer la guerre. De Bayonne, il rejoint Gibraltar où il est engagé comme matelot sur ce qui deviendra le *HMS Fidelity*, un bateau qui convoie les navires dans l'Atlantique, aux ordres de la Royal Navy. Il reste au service des Anglais pendant plus de douze mois et s'avoue à lui-même être avant tout attiré par l'aventure et l'action. «*[...] je ne crois pas agir par patriotisme ni par idéal mais simplement parce que je vais faire qqc [quelque chose] de "funny".*» (12 janvier 1941).

Jean Ayrat tient son journal pendant quatre ans avec une certaine constance même s'il se désole de manquer de temps pour écrire. Les carnets originaux, conservés par sa famille, sont composés de quelques centaines de pages manuscrites. Son neveu Xavier Jean Reyes Ayrat, qui a édité ce journal aux éditions L'Harmattan⁽¹⁾, indique que les 26 premières pages ont été écrites sur des petites pages ordinaires non perforées. Les 439 suivantes sont rédigées sur des petites pages perforées et mobiles classées dans un carnet-classeur⁽²⁾. Ses craintes de perdre son journal ou d'être lu s'amenuisent quand il peut mettre ces nouveaux feuillets mobiles à l'abri des regards et des avaries de la mer, même s'il continue de pratiquer l'autocensure par crainte que ces notes ne soient «*égérées dans des mains étrangères*» (30 septembre 1941).

Son journal est un espace intime qui lui permet de se parler à lui-même. «*Être obligé de vivre ensemble et de ne jamais pouvoir vivre pour soi, c'est un peu ce qui m'a amené à écrire ces notes, le besoin de me sentir seul un peu.*» (30 septembre 1941). Sont mentionnés des événements qui le fâchent (la hiérarchie médiocre, la promiscuité, la monotonie des missions), l'enthousiasme (les combats, la camaraderie), ou l'attristement (l'éloignement de la France, la politique de collaboration). La première moitié du journal est consacrée à des événements du quotidien d'un jeune soldat. Il parle souvent de la guerre et de ceux qui la font dans un style simple et direct.

Le récit d'un agent de la France libre

Jean Ayrat entretient un rapport ambigu à la France et aux Français. Il ne cache pas son cafard d'être éloigné des siens qu'il nomme peu. Quelques phrases mentionnent durant l'année 1941 son mépris pour les Français restés en métropole. Seuls les Français, qui combattent l'Axe aux côtés des Britanniques, ont sa sympathie. À la fin de l'année 1941, Jean Ayrat quitte la Royal Navy pour s'engager auprès du général de Gaulle. Cet événement l'enthousiasme : «*C'était une journée merveilleuse. J'ai grand espoir en l'avenir.*» Mais il cesse d'écrire durant plusieurs semaines prétextant le manque d'intérêt de ses missions administratives au sein de la France libre. Il réclame une mission militaire au colonel Passy, chef du BCRA, qui va entendre sa requête.

Instruit dans l'univers du renseignement en Angleterre puis envoyé en mission en France occupée, il ne reprendra son journal qu'à son retour en Angleterre. Cette deuxième partie du journal est un document exceptionnel qui montre, à travers l'écriture intime, l'évolution psychique du combattant. «*Je reprends après 18 mois d'interruption mes notes. À vrai dire, je ne sais pas trop quoi dire de cette période qui est de loin cependant la plus chargée pour moi depuis le début de la guerre. Il m'est impossible, en effet, de raconter au jour le jour mes différentes aventures. Je préfère vivre tout cela en souvenir plutôt que de les gâcher en les écrivant.*» (14 octobre 1943). Il passera outre ses réticences pour raconter en détail sa mission dans son journal quelques jours plus tard. Après avoir fait du renseignement, il a été chargé par Jean Moulin de créer le Bureau des opérations aériennes (BOA) pour organiser les parachutages et les atterrissages en zone Nord. Il raconte les détails de sa mission sans ménager les chefs de mouvements qu'il trouve



Jean Ayrat.

© Musée de l'Ordre de la Libération.

malhabiles et dangereux, ni les agents de la France combattante comme Brossolette et Passy dont il ne partage pas les idées. Il dit son admiration pour Jean Moulin et les personnes avec lesquelles il a noué des liens amicaux sincères dans les affres de la vie clandestine. Il narre aussi son évasion spectaculaire des bureaux de la Gestapo rue du Bac (Paris 6^e). Au cours de son long récit, sont exprimés avec des mots très justes son évolution politique et affective : «*J'étais parti en France comme un aventurier en quête d'impressions fortes, comme une personne qui cherche à se droguer par l'action. Ensuite, après novembre, j'ai travaillé pour le plaisir de créer. Après le 4 avril, j'ai travaillé par vengeance, et j'ai terminé en travaillant par sentimentalité parce que j'aimais mon travail. Je haïssais les Allemands pour ce qu'ils avaient fait à Charles⁽³⁾, et voulais rendre service à des amis.*» (14 octobre 1943). Jean Ayrat n'écrit pas pour la postérité. Son journal est une forme d'exutoire mais aussi un support où il dépose ses souvenirs.

Écœuré par la politique de la France combattante qui se rapproche trop, selon lui, des «*hommes d'avant-guerre*», il fait savoir à ses chefs qu'il veut servir désormais dans une unité militaire. Fait compagnon de la Libération en mars 1944, il est envoyé en Corse puis au nord de Toulon où il trouvera la mort durant les combats de la Libération.■

(1) Xavier Jean Reyes Ayrat, *Héroïsme Jean Ayrat, Compagnon de la Libération. Histoire et Carnets de guerre de Jean Ayrat (18 juin 1940-22 août 1944)*, Paris, L'Harmattan, 2013.

(2) Un tapuscrit expurgé de certains extraits est également conservé dans le dossier individuel de Jean Ayrat par l'Ordre de la Libération.

(3) François Briant (*alias* Charles), radio parachuté avec Daniel Cordier en 1942. Trahi il est arrêté en avril 1943 et déporté à Buchenwald, puis au camp de Dora. Il est rapatrié en 1945.

Les écrits de prisons des résistants

Par Frantz Malassis

La force et la singularité des écrits de prison tiennent aux conditions même du contexte de leur production. Même si ces textes sont parfois parcellaires, même si certains passages se déroberont à notre compréhension, même si les résistants s'autocensurent et ne font pas allusion aux actions clandestines qui les ont menés en prison, la lecture de ces documents rares constitue une porte d'entrée dans l'univers mental des résistants plongés dans l'univers carcéral.

Officier de Marine, **Honoré d'Estienne d'Orves** (1901-1941) rejoint le général de Gaulle à Londres fin septembre 1940. Nommé chef du 2^e Bureau de l'État-major de la France libre, il débarque clandestinement sur les côtes bretonnes le 21 décembre 1940 pour développer avec Yan Doornik et Maurice Barlier le réseau Nemrod. Trahis, tous les trois sont arrêtés le 21 janvier 1941 avec les autres membres du réseau. Emprisonnés au Cherche-Midi puis à Fresnes, ils sont jugés par la cour martiale allemande de Paris et exécutés au Mont-Valérien le 29 août 1941.

Rompre l'isolement

Pour briser l'isolement de sa captivité, Honoré d'Estienne d'Orves envoie à sa famille de nombreuses lettres et rédige des cahiers, habitude qu'il tenait de ces voyages et campagnes. Dans tous ces écrits transparaissent sa foi religieuse et sa profonde spiritualité dans lesquelles il puise un optimisme rayonnant qui l'aide à tenir moralement. Ses notes de lecture révèlent sa curiosité et son ouverture d'esprit aux autres cultures. Dans une lettre adressée à ses enfants, se découvre aussi sa grandeur d'âme : « N'ayez à cause de moi de haine pour personne. Efforcez-vous, au contraire de connaître le caractère des peuples voisins. Depuis vingt ans, nous nous sommes désintéressés de ce qu'ils pensaient, nous ne les connaissons pas, et là est la cause de nos malheurs actuels. »

Bertrande d'Astier de la Vigerie (1914-1967) est aussi une résistante pionnière. Elle s'engage dès l'été 1940 au sein de La Dernière colonne, nébuleuse résistante créée par son oncle Emmanuel d'Astier de la Vigerie. Arrêtée à Nîmes après une opération de collage de papillons fin février 1941, elle est écrouée dans le quartier des femmes de la maison d'arrêt de Nîmes du 3 mars au 4 avril 1941. Issue de la grande bourgeoisie, elle est confrontée, à 26 ans, à une véritable épreuve, celui du monde carcéral.

Pour supporter cette épreuve, elle consigne ses impressions au verso de feuilles volantes d'une éphéméride – dont certaines pages ont été perdues – et sur les parties restées vierges d'un livre. Ce texte sortira avec elle lorsqu'elle sera libérée le 4 avril 1941, et restera inédit pendant plus de 50 ans⁽¹⁾.

Dans ce journal de prison, Bertrande d'Astier de la Vigerie confie ses états d'âme et manifeste sa volonté de garder une trace précise de cette expérience carcérale. Le 17 mars 1941, elle note : « Écrire me fait du bien » et « [...] il est temps que je ne fasse plus de littérature mais un historique que je vais tout oublier. »

Elle décrit les conditions de vie dégradantes et la difficile promiscuité de la vie carcérale. Elle évoque ses rencontres avec l'aumônier et l'attente interminable de son avocat qui est son seul lien avec l'extérieur et lui permet de sortir de son isolement. « Qu'il vienne aujourd'hui ou je deviens folle d'expansion rentrée ; qu'il me parle des espaces sans barrière sans murs, sans grilles [...] » écrit-elle le 20 mars 1941. La foi religieuse, très présente dans ses notes, en plus de son caractère bien trempé constitue aussi pour elle un puissant soutien dans cette épreuve. Incarcérée au milieu des droits communs de tout acabit, elle ressent encore plus vivement la singularité de son statut de détenue politique. En mars 1941, les résistants étaient peu nombreuses dans les geôles de Vichy. Elle fait l'expérience d'un profond isolement qui ne peut être compensé par les solidarités qui naîtront plus tard en prison entre résistants partageant un même idéal. Le 15 mars 1941, elle livre son désarroi et sa peur : « C'est ce manque de droiture, de noblesse, cette impression d'être frôlée par des reptiles froids visqueux et empoisonnés qui me dégoûte, et ce dégoût de l'humanité, c'est ma peur. »

Résister par l'esprit

Avocat à la cour de Paris, militant socialiste, **Léon-Maurice Nordmann** (1908-1942), est, dès l'automne 1940, membre d'un petit noyau de résistant au sein du barreau parisien, en lien avec le groupe du musée de l'Homme. Arrêté en janvier 1941, il est interné à la prison du Cherche-Midi puis à Fresnes avant d'être jugé, en février 1942 par un tribunal allemand. Le 23 février 1942, il est exécuté au Mont-Valérien.

Durant sa détention, il poursuit l'écriture d'un journal personnel qu'il tenait depuis 1932. Par une dernière lettre avant son exécution, il lègue l'ensemble de ce journal à son ami d'enfance Jean Cahen Salvador qui le publiera en 1993⁽²⁾. Avec ce journal, on mesure là-aussi la souffrance de l'isolement, la monotonie des journées rythmées par les distributions de nourriture, et surtout, la crainte de l'absence de lectures, qui constitue une véritable obsession. Le 26 mars 1941, il confie : « Après avoir hésité jusqu'à maintenant, je pense indéniablement, que ce qui est beaucoup plus important, c'est la lecture. La nourriture ne vient qu'après. » Il consigne ainsi dans son cahier ses commentaires sur ses lectures mais aussi sur les rêves qu'il fait, deux moyens d'évasion de l'univers carcéral⁽³⁾.

Archives nationales cote provisoire 72 AJ/NC - Privés/14

*J'espère que je les retrouverai avec la libération !
Léon-Maurice Nordmann, membre du mouvement Libération-Sud, infirmier volontaire à Nelly, auquel il est en contact, malgré les interdits des paravols et ses observations dues à la confusion des prisonniers. Enroulé en l'acte "tout-fournelle de vie". Sainte-Barbe dit que la Sainte-Barbe, qui, au XVIII^e siècle, existait et aurait pu être un acte, avait fait plus de cent fois de rétrograde dans l'histoire. Ainsi l'histoire, l'histoire est le devant, l'histoire et l'histoire de l'histoire. On connaît un acte, et puis l'histoire, aussi, mais c'est-il pas un acte ? Nelly n'est pas un acte, mais l'histoire est le devant de l'histoire, la condition l'histoire de l'histoire. Tandis que l'histoire, c'est l'histoire, l'histoire. Tout va bien, l'histoire est la condition, et la condition l'histoire, dans l'histoire, dont j'ai parlé tout à l'heure. Mais*

Fragment du journal de prison de Léon-Maurice Nordmann.

Professeur de lycée, **André Lassagne** (1912-1953) est actif au sein du mouvement Libération-Sud. Membre du 2^e Bureau de l'Armée secrète (AS), il participe à la réunion de Caluire qui, le 21 juin 1943, doit réorganiser l'État-major de l'AS après l'arrestation du général Delestraint. Arrêté, torturé, il est transféré à Fresnes où il est écroué de la fin juin 1943 à mars 1944 avant d'être déporté. Durant sa détention à Fresnes, André Lassagne correspond clandestinement avec ses amis Jean et Jeanne Lonjaret grâce aux échanges de linge. Écrits avec une mine de crayon sur des feuilles de papier à cigarettes, les messages sont ensuite dissimulés dans les ourlets de ses vêtements.

Dans cette correspondance⁽³⁾, André Lassagne aborde bien sûr la vie quotidienne d'un résistant interné mais il nous renseigne aussi sur l'évolution de son moral soutenu par l'espoir d'un débarquement allié durant l'été et l'automne 1943. Chez lui on retrouve cette volonté de maintenir à tout prix une activité intellectuelle avec ce passage saisissant sur la lecture d'ouvrages en langues étrangères lus avec avidité pour ne pas « se rouiller la cervelle ». André Lassagne s'évade en faisant des projets politiques pour l'après-guerre : « Pour l'avenir, grosses discussions autour de programmes, débordons de civisme et de bonnes intentions. » (p. 26) ou plus loin : « Comme tout devient lumineux depuis la défaite et comme l'idée de Patrie est redevenue forte et belle. Je crois que notre révolution ne sera pas à base russe, notre point de départ culturel est infiniment plus relevé que celui de l'URSS. Sans orgueil déplacé, j'estime que la France peut réaliser une harmonie entre les extrêmes inconciliables. Nous devons être les artisans de cet ordre vraiment nouveau. » Cette volonté de contribuer à la reconstruction politique du Pays née durant sa captivité, André Lassagne la mettra en œuvre à son retour de déportation en débutant une carrière politique au RPF et en devenant sénateur du Rhône. ■

(1) *Notes de prison de Bertrande d'Astier de la Vigerie (15 mars-4 avril 1941)*. Édition établie et présentée par Laurent Douzou. *Les Cahiers de l'IHTP* n° 25, oct. 1993.

(2) Léon-Maurice Nordmann, *Journal (1938-1941)*, Carcassonne, imprimerie Gabelle, 1993.

(3) André Lassagne, *Feuillets clandestins de Fresnes (8 juillet 1943-16 février 1944)*, Lyon, édition BGA Permezel, 2005.

L'activité des Amis de la Fondation de la Résistance en province et à Paris

Durant le semestre écoulé, l'association des Amis de la Fondation de la Résistance a multiplié ses activités culturelles et mémorielles à Paris et en province.

Les Amis de la
Fondation de
la Résistance
MÉMOIRE ET ESPIRS
DE LA RÉSISTANCE

Adhésion :

Merci pour votre générosité à soutenir les activités de l'association des Amis de la Fondation de la Résistance.

Cotisation minimum 30 €

Association des Amis de la Fondation de la Résistance « Mémoire et Espoirs de la Résistance » (incluant l'abonnement à *Résistance et Avenir*).

Place Marie-Madeleine Fourcade, 16-18, place Duplex, 75015 Paris

Courriel : memoresist@m-e-r.org
site internet : www.memoresist.org
Tél. : 01 45 66 92 32



Photo 1, Frantz Malacis.

Photos 2 et 3, Sénat.

La cérémonie à la mémoire des étudiants résistants à Paris

Comme chaque printemps l'association des Amis de la Fondation de la Résistance a été fidèle à la mémoire des étudiants résistants tués par les nazis. Le jeudi 16 mai, dans les jardins du Luxembourg, cet hommage s'est déroulé en présence de Gérard Larcher, président du Sénat, de Gilles Pécout, recteur de l'Académie de Paris et chancelier des universités, d'un représentant de l'ONACVG, de personnalités du monde associatif issu de la Résistance et de la Déportation et d'un très large public.

Six établissements scolaires ont contribué à la réussite de cette cérémonie : le collège de l'Europe Jean Monnet de Bourg de Péage (Drôme), les collèges et lycées parisiens Pierre Alviset, Matisse, Voltaire, Jacques Decour ainsi que l'Institut national des jeunes aveugles (INJA).

La cérémonie a débuté par un dépôt de gerbes aux pieds de la statue de Georges Wadkin, encadrée par des élèves portant des drapeaux d'associations de résistants dissoutes (photo 1). Étaient ainsi symboliquement représentés les drapeaux de l'Association nationale des résistants de 1940, de la Confédération nationale des Combattants Volontaires de la Résistance (CNCVR), de Turma-Vengeance et du Comité d'Action de la Résistance. Ensuite, les élèves ont rendu hommage à la « jeunesse résistante » grâce à des poèmes et écrits de « ces années-là ».

Les élèves du collège de l'Europe Jean Monnet de Bourg de Péage ont lu un extrait de la lettre d'Henri Fertet, résistant de 16 ans fusillé à la Citadelle de Besançon le 26 septembre 1943. « *Adieu, la mort m'appelle, je ne veux ni bandeau, ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir* ». Les collégiens de Pierre Alviset ont récité le poème de Gisèle Guillemot « *À ma Mère* ». « *Et les pommiers déjà bourgeonnent/Ne pleure pas/Demain il fera si beau* ». Les élèves du collège Matisse avaient, quant à eux, choisi le poème de René-Guy Cadou, « *Les fusillés de Châteaubriant* ». « *Et que la mort surtout est une chose simple/ Puisque toute liberté se survit* ». Les lycéens de Jacques Decour ont lu dernière lettre que Daniel Decourdemanche, alias Jacques Decour, adressa à ses parents le 30 mai 1942. Cette lettre s'achève par ces mots pleins d'espoirs : « *La qualité du terreau dépendra de celle des feuilles. Je veux parler de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir* ». Enfin, les élèves de INJA ont retracé le parcours de Jacques Luysseran, jeune résistant aveugle, en lisant un extrait de sa biographie écrite par Jérôme Garcin dans laquelle il cite la raison profonde de son engagement : « *J'avais appris que la liberté, c'est la lumière de l'âme. Il n'y a pas d'autre cause à mon engagement dans la Résistance* ». Lors de cet hommage, la chorale du collège Voltaire a interprété *La Marseillaise*, *Le Chant des partisans* et *Le Chant des marais* (photo 2).

Concluant ce bel après-midi, le président Gérard Larcher (photo 3) a prononcé ces mots qui sonnent comme un appel à la vigilance : « *Étudiantes et étudiants, lycéennes et lycéens, ne vous soumettez jamais à l'obscurantisme et à l'esprit de résignation ! Demeurez toujours des femmes et des hommes libres, ne cédez jamais à la haine, ne transigez jamais sur les valeurs de la République. Romain Gary à qui on demandait s'il se sentait plus Français que Russe, avait cette si belle réponse : "Ma patrie, c'est la France libre !" ».*

Le printemps des poètes de la Résistance en Charente

À Chasseneuil-en-Poitou, Michèle Soult, déléguée de MER en Charente, a organisé sa quatrième édition du « Printemps des Poètes de la Résistance et de la Déportation », en présence de nombreuses personnalités politiques, culturelles et académiques (photo 4). C'est sur un fond musical (*Le Chant des marais*, la musique du film *La liste de Schindler*) et visuel (dessins de déportés du camp de Dora) que les élèves de la Maison familiale rurale de La Péruse Terres de Haute Charente et du lycée professionnel de Chasseneuil-en-Poitou ont lu des poèmes composés en camp de concentration comme ceux de Yvonne Petit, déportée « NN », des lettres de fusillés dont celle de Guy Môquet et des textes comme ceux de François Le Lionnais, un pionnier de la Résistance. À l'issue de cette soirée, Marie-Christine Hebrard, directrice académique des services de l'Éducation nationale a souligné « *l'émotion qui s'est dégagée des lectures de ces textes magnifiques et l'importance de telles actions dans lesquelles les jeunes générations sont les acteurs à la fois du souvenir, de la transmission, et du rappel des valeurs de la République* ».

Photo 4, MER.

Sur les pas du lieutenant Gleb Sivirine

En Provence, Valéry Chavaroché, délégué des Bouches-du-Rhône et officier de réserve, a invité des élèves de troisième à « marcher sur les pas » des résistants des équipes de réception de parachutage et des maquis La Fayette et Vallier commandés par le lieutenant Gleb Sivirine. Ces combattants de l'Armée Secrète se sont illustrés en 1943 et 1944 sur ce vaste plateau de Canjuers avant de prendre une part active aux combats de la libération de Giens à Hyères aux côtés de la Première Division Française Libre à laquelle ils se sont amalgamés. Cette marche, suivie d'une course d'orientation mémorielle, fut ponctuée par la lecture du livre du lieutenant Gleb Sivirine *Le Cahier rouge du maquis*, paru aux éditions Parole, livre qui a remporté le prix Philippe Viannay-Défense de la France en 2008. ●

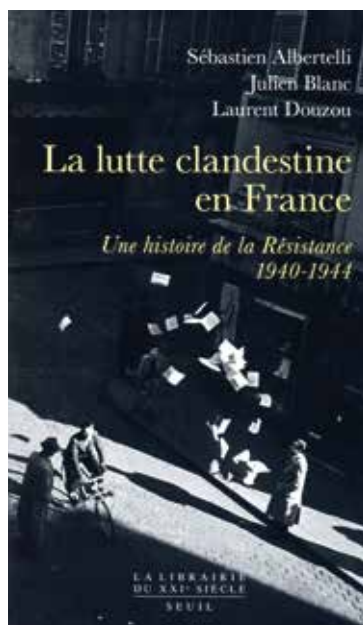
Jean Novosseloff

Sur le site www.memoresist.org

Cinquante témoignages de résistants, accompagnés de leur transcription, peuvent être maintenant visionnés. Ils représentent près de 16 heures d'écoute.

À lire

Parmi les livres reçus nous choisissons quelques titres qui nous ont particulièrement intéressés et dont nous vous conseillons la lecture. La rédaction de *La Lettre* s'est entretenue avec les auteurs de deux ouvrages récemment publiés.



**La lutte clandestine en France.
Une histoire de la Résistance
1940-1944.**

Sébastien Albertelli, Julien Blanc,
Laurent Douzou.

Le Seuil, 2019 438 p., 26 €.

La synthèse que vous proposez sur l'histoire de la Résistance est originale à plus d'un titre. Tout d'abord, elle est écrite par trois spécialistes de la Résistance française, l'ayant étudiée sous différents angles. Pouvez-vous nous parler des difficultés et de la richesse du choix de cette écriture collective ?

Tout récit à caractère synthétique exige de maîtriser toutes les facettes du kaléidoscope clandestin : la Résistance en zone Sud diffère sensiblement de celle de zone Nord, les deux n'ayant pas grand-chose à voir avec ce qui

se conçoit et se fait à Londres, puis à Alger. Un seul auteur peut réaliser sa propre synthèse mais ce sera de deuxième main. Notre pari a été de conjuguer nos compétences pour concevoir un récit, d'écriture simple et exigeant sur le fond, qui soit une sorte d'amalgame de nos domaines respectifs d'expertise.

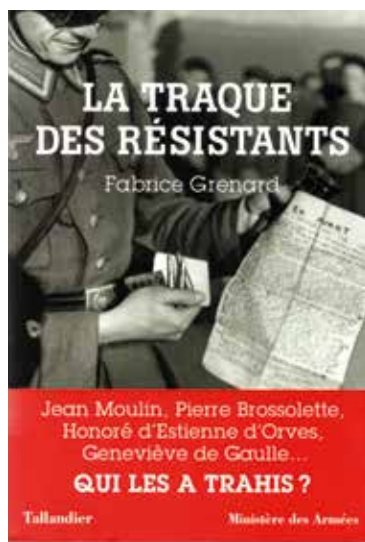
Cette expérience qui gomme l'ego de chacun a demandé un long et patient travail mais le jeu en valait la chandelle : chacun a pu distiller son savoir intime.

Autre originalité dans l'écriture, chacun de vos dix-sept chapitres s'ouvre par une photographie ou une pièce d'archive que vous ne limitez pas à une fonction purement illustrative mais que vous questionnez comme un objet d'étude historique à part entière. Pouvez-vous dire comment s'est fait ce choix ?

L'histoire de la Résistance est aussi pauvre en images qu'elle est saturée de représentations. À nos yeux, ouvrir chaque chapitre par une illustration – photographie d'une individualité, feuille clandestine, timbre-poste, etc. – était une façon de signifier que nous voulions incarner ce récit et l'ancrer dans une réalité bien concrète. Notre choix s'est porté sur des personnalités fort connues – Marc Bloch, Pierre Brossolette, Jean Moulin, Charles Delestraint – mais aussi sur des personnages oubliés – Albert Kohan, Pierre Hespel, Pascal Copeau – pour illustrer le fait que l'histoire de la Résistance a été tissée de trajectoires éminemment différentes qui, toutes, ont permis de développer son action.

Comment situez-vous votre livre dans l'historiographie de la Résistance française ?

L'État, par la voix de ses représentants les plus éminents, rend régulièrement hommage à la Résistance. Et pourtant, l'idée dominante aujourd'hui est que le phénomène aurait été surévalué et qu'il faudrait défaire les légendes pieuses qui l'entourent. Tout en ne cachant rien des échecs, des erreurs et des tensions qui ont jalonné l'histoire de la Résistance, nous avons voulu montrer que, malgré une improvisation permanente, liée à sa nature même et aux effets déstabilisants d'une répression très forte, elle a connu une étonnante montée en puissance et a progressivement conquis l'opinion.



La traque des résistants.

Fabrice Grenard.

Tallandier, 334 p., 21.90 €.

Concrétisation d'un partenariat entre le Service historique de la Défense (SHD) et la Fondation de la Résistance, ce livre s'appuie sur des archives récemment accessibles au SHD. En quoi consiste l'apport de ces nouvelles sources ?

À la fin de la guerre, les services de la direction générale des services spéciaux (DGSS) recherchent les traîtres et les agents allemands qui n'avaient pas encore été démasqués pour qu'ils puissent être jugés. Pour cela, la DGSS épluche les archives allemandes qui ont pu être saisies. Elle effectue

des interrogatoires, aussi bien des résistants qui ont été les témoins du démantèlement de leur organisation, que des personnes suspectées d'avoir travaillé pour l'occupant. Ces documents figurent dans les dossiers de la série 28 P conservés au SHD. Ils permettent de préciser certains cas déjà connus des historiens (le rôle d'Albert Gaveau dans la chute du réseau du musée de l'Homme, celui d'Émile Marongin dans l'arrestation de Geneviève de Gaulle) et de dévoiler de nouvelles affaires comme l'infiltration des maquis de Saône-et-Loire par un agent de l'*Abwehr*.

Comment les services allemands recrutent-ils les agents chargés d'infiltrer les organisations clandestines ?

Dès les débuts de l'Occupation, différents services allemands (l'*Abwehr* et la *Sipo-Sd*) recrutent des *V-man* (« homme de confiance »). Certains acceptent de travailler pour l'occupant par idéologie, d'autres le font parce qu'ils sont attirés par l'argent. Un agent pouvait toucher un salaire allant de 5 à 10 000 francs mensuels, alors que le salaire moyen d'un ouvrier ne dépassait pas 1 000 francs. Cela explique que les Allemands aient pu facilement recruter dans certains milieux, celui des déclassés, des marginaux, des étudiants en situation d'échec. Outre le recrutement d'agent, les Allemands cherchaient également à « retourner » des résistants arrêtés, utilisant des méthodes souvent perverses comme la menace de s'en prendre à leurs proches et leur famille.

Y-a-t-il une intensification de la traque des résistants à certains moments de la guerre ?

S'il raconte dix-sept affaires, l'ouvrage les replace systématiquement dans leur contexte afin de montrer que les objectifs de la répression allemande ont évolué en fonction de la situation militaire. Entre l'été 1940 et le printemps 1941, dans le contexte de la lutte contre la Grande-Bretagne, les réseaux constituent la cible principale de la répression. L'opération *Barbarossa* (juin 1941) marque une intensification de la répression contre les communistes. Au début 1943, alors que la Résistance s'unifie et se structure, les Allemands cherchent à la décapiter en remontant les filières jusqu'aux principaux chefs, ce qui explique l'arrestation de Jean Moulin. Enfin, l'approche du Débarquement explique qu'à partir de janvier 1944 des directives soient prises par Berlin pour démanteler les maquis.

Activités du département AERI

Les archives de l'Association pour des études sur la Résistance intérieure (AERI) rejoignent les Archives nationales

Créée en 1993 par d'anciens résistants, parmi lesquels Serge Ravel, Raymond et Lucie Aubrac, Jacques Delarue ou encore Hélène Viannay, l'AERI s'était fixée pour mission d'animer et de coordonner des études sur la Résistance intérieure. Dissoute en décembre 2011, l'association est devenue au 1^{er} janvier 2012 un département de la Fondation de la Résistance au sein de laquelle se poursuit notamment la gestion du Musée de la Résistance en ligne. Au cours de ses 18 années d'existence, l'association a conduit de nombreux projets dont les principaux furent la campagne de réalisation de CD-Roms sur la Résistance dans les départements. Initiée en 1994, cette campagne a permis l'édition dans la collection « Histoire en Mémoire 1939-1945 » de 28 CD-Roms et DVD-Roms. Le dernier *opus* consacré à la Résistance dans la Somme a été publié en 2018 par la Fondation de la Résistance. L'opération « Valeurs de la Résistance, valeurs des jeunes aujourd'hui » et le Musée de la Résistance en ligne – qui avec ses 17000 visiteurs mensuels est devenu un site incontournable sur l'histoire de la Résistance – sont deux projets phares lancés par cette association.

En dehors des documents liés à la gestion administrative et financière de l'association (statuts, assemblées générales, conseils d'administrations, subventions), les archives confiées aux Archives nationales, par l'entremise de Patricia Gillet, conservatrice générale du patrimoine, sont le reflet fidèle de l'ensemble de ses activités et de ses relations avec ses nombreux partenaires (ministères, fondations, associations, services d'archives, musées). En plus des archives relatives à la campagne de réalisation de CD-Roms et à l'opération valeurs de la Résistance, on trouve celles concernant la réalisation du film documentaire de Rolande Treppe *Résistantes de l'ombre à la lumière*, la réédition sur CD audio des chants de la Résistance et de la Libération d'Anna Marly, la coédition avec les éditions Tirésias d'une collection de témoignages sur la Résistance et la Déportation ou encore les ouvrages édités par la Documentation française.



Photo Fabrice Bourrée

La revue de presse consacrée à l'AERI et à ses projets montre l'importance des travaux qu'elle a menés et son rayonnement national.

Ce fonds qui couvre les années 1993-2011 représente environ 15 mètres linéaires y compris les archives de l'Association CD-ROM Résistance Ile-de-France remises à cette occasion.

Par ailleurs, l'AERI a, au cours de son existence, récolté de nombreux documents voire des fonds entiers. Certains ont été donnés par le passé au musée de l'Ordre de la Libération ou au Mémorial du maréchal Leclerc et de la libération de Paris-Musée Jean Moulin. Le reliquat des archives de l'association des anciens de Libération-Nord dont une partie avait déjà été confiée en octobre 2009 au Service historique de la Défense va rejoindre cette institution. Ce fond comprend notamment un fichier des adhérents et des cahiers dans lesquels Henri Ribière consignait les attestations qu'il délivrait en sa qualité de liquidateur du mouvement.

D'autres fonds ont également été donnés aux Archives nationales :

- le fonds Marie-Magdeleine Delabre, membre du Comité médical de la Résistance, comportant des questionnaires signalétiques et propositions



Photo Fabrice Bourrée

Les archives de l'Association pour des études sur la Résistance intérieure avant leur départ vers les archives nationales (site de Pierrefitte-sur-Seine).

Pièces extraites du fonds Libération-Nord remis au Service historique de la Défense à Vincennes.

de citations concernant les membres du CMR en zone Nord, des documents de 1943 sur la création du service de santé, des comptes rendus par arrondissement des activités des postes de secours pendant la libération de Paris ;

- un dossier complémentaire au fonds Serge Ravel contenant des écrits personnels, des états de service dans la Résistance des officiers du 2^e bataillon du 126^e RI que commandait Ravel en 1945-1946 ;
- un album photographique et des négatifs originaux du maquis Défense de la France de Seine-et-Oise Nord légendés par Hélène Viannay ;
- le fonds de l'historienne Rolande Treppe comprenant aussi bien ses documents de travail sur divers champs de recherche (Main d'œuvre immigrée, résistance des mineurs de Carmaux, résistance polonaise en France, Espagnols dans la Résistance) que des archives originales (notamment de la section toulousaine de l'association des résistants de 1940). Signalons toutefois que les enregistrements sonores réalisés par Rolande Treppe avec les chefs de la Résistance du Lot-et-Garonne en 1979, ont été quant à eux remis aux Archives départementales à Agen. ●

Fabrice Bourrée

Nouvelle exposition sur le Musée de la Résistance en ligne: « Les chars FFI en 1944-1945 »

Stéphane Weiss, docteur en histoire contemporaine, a soutenu une thèse en 2016 à l'université Lyon 2 consacrée aux projets militaires élaborés en France entre la Libération et la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans cette nouvelle exposition virtuelle du musée de la Résistance en ligne il propose d'explorer la diversité des engins blindés qualifiés de « chars FFI », de mesurer l'ampleur du phénomène et de mettre en lumière les processus mis en œuvre pour les utiliser. Le fait n'est pas anodin : les sources iconographiques et archivistiques permettent d'identifier quelques 150 chars et automitrailleuses récupérés puis réemployés avant le 8 mai 1945 au sein de groupes FFI ou de régiments issus d'unités FFI.

Cette exposition s'appuie sur des fonds iconographiques privés, des ressources de l'ECPAD, du SHD et du musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne.



Le char « Soustons » des FFI des Landes.

Activités du département documentation et publications

La Fondation participe à la Journée nationale de la Résistance 2019

Depuis 2004, la Fondation commémore l'anniversaire de la réunion constitutive du Conseil national de la Résistance (CNR) voulue et présidée par Jean Moulin le 27 mai 1943 avant que cette date ne soit choisie, en 2013, comme Journée nationale de la Résistance.

Le 27 mai dernier, Jean Novosseloff, administrateur de la Fondation de la Résistance, a présidé une cérémonie au monument Jean Moulin, œuvre du sculpteur Georges Jeanelos, situé en bas des Champs-Élysées. Ce monument, commande de l'État, fut érigé en 1984 mais n'a pas connu d'inauguration officielle. C'est sans doute la raison pour laquelle, outre sa situation qui fait qu'il est difficilement visible par les passants, rares sont les commémorations l'ayant pour cadre. Aussi, la Fondation a-t-elle décidé d'organiser, en ce lieu, chaque année, une commémoration très sobre, marquée uniquement par un dépôt de gerbe à laquelle l'ANACR et le Comité parisien de la Libération sont désormais associés. Après cette cérémonie, Bernard Esambert, secrétaire général de la Fondation de la Résistance s'est rendu sous l'Arc de Triomphe pour présider la cérémonie quotidienne du ravivage de la Flamme sur la tombe du Soldat inconnu. Il a été rejoint par l'Association nationale pour la mémoire des résistants et patriotes emprisonnés à Eysses - Unité combattante déportée à Dachau (Bataillon FFI), par le Comité parisien de Libération et les Anciens Combattants de Souastre (Pas-de-Calais). En cette année du 75^e anniversaire de l'adoption du programme du CNR, cette cérémonie a été honorée de la présence de Geneviève Darrieussecq, secrétaire d'État auprès de la ministre des Armées. Tous ensemble, ils ont pu participer à ce moment de recueillement en chantant *La Marseillaise* et *Le Chant des partisans*, qui comme tous les autres morceaux du programme musical, ont été interprétés par la musique des gardiens de la paix de la Préfecture de Police. Lors de cette cérémonie, ont été présentés symboliquement plusieurs drapeaux confiés à la Fondation par des associations issues de la Résistance au moment de leur dissolution. Par ailleurs, durant toute cette journée l'équipe de la Fondation a tenu un stand au sein du village des associations place de la République à Paris. Ce moment de rencontre avec le public parisien était organisé par le Comité parisien de Libération qui coordonne les initiatives prises dans la capitale dans le cadre de la Journée nationale de la Résistance. ●

Frantz Malassis



Photo Fabrice Bourrée

Bernard Esambert, secrétaire général de la Fondation de la Résistance aux côtés de **Geneviève Darrieussecq**, secrétaire d'État auprès de la ministre des Armées.

Édition d'un Dictionnaire biographique sur les 9 000 déportés de France passés par le camp de concentration de Mittelbau-Dora et ses Kommandos

Alors que les derniers témoins disparaissent, un ouvrage majeur fixera sur le papier l'histoire d'un pan entier de la déportation depuis la France dans toutes ses composantes, ses diver-

sités, sa complexité et sa pluralité.

D'abord relais des déportés pour témoigner au procès des criminels de guerre, puis membre fondateur en 1990 du Comité européen Dora « Pour la mémoire », l'Amicale des déportés politiques et de la Résistance de Dora, avait chargé l'historien André Sellier, d'écrire une histoire du camp de Dora. Ouvrage de référence, *L'Histoire du camp de Dora* ouvrait, dès 1998, la perspective à une étude prosopographique d'ampleur destinée à connaître les victimes de la déportation au camp de Dora. Combien et qui étaient-ils, d'où venaient-ils, quelles avaient été leurs formes d'engagement, quels pouvaient être les liens de sociabilité tissés entre eux, quels avaient été leurs parcours dans le système concentrationnaire, combien avaient péri, quelle était l'espérance de vie des survivants, quelles traces physiques et immatérielles nous léguait-ils de leur expérience traumatique, comment, enfin, utiliser demain ces expériences du passé comme courroie de transmission et base de réflexion pour des générations désormais privées de témoins?

Depuis Abada Roger, résistant communiste matricule 117858 à Dora jusqu'à Zyman

Benjamin, membre de l'Organisation Juive de Combat, matricule 75953 à Dora, en passant par Stéphane Hessel, Pierre Dejeussieu-Pontcarral, Simone Veil et des milliers d'inconnus, un véritable mémorial de papier, sur lequel seront couchées ces 9 000 vies, les réunira pour la première fois.

Publiés au printemps 2020 à l'occasion des 75 ans de la fin de Dora grâce à la volonté des éditions du Cherche-Midi, 9 000 exemplaires numérotés seront réservés pour chaque famille de déportés de Dora à qui nous demandons de bien vouloir se manifester auprès de nous. Outre des informations sur le parcours des déportés qui permettraient de compléter ces histoires singulières, nous cherchons des portraits afin de redonner un visage à ces victimes et ainsi leur rendre le plus bel hommage. ●

Laurent Thiery

Docteur en Histoire

Directeur scientifique du Dictionnaire biographique Mittelbau-Dora

Renseignements par courrier électronique (Dicodora2020@gmail.com) ou par téléphone (03 21 12 27 39)

